



Thomas Lévy-Lasne, « Fête 77 » (Aquarelle sur papier, 15x20cm) 2016

## DES BANCS AU MUSÉE !

Il y a quelque temps, dans le métro, mon regard est tombé sur le smartphone de ma voisine de banquette. La jeune femme répétait inlassablement le même geste. Son pouce faisait dérouler des images et, de manière régulière, elle « tapait » sur un cliché en guise d'approbation. Elle souriait tandis que défilait des assiettes de nourriture trop brillante, des couchers de soleil sur des plages inespérées et des bébés aux joues recouvertes de purée de carotte. En deux minutes, elle avait ainsi passé en revue une cinquantaine d'images.

Je me souviens d'un temps où, pour promouvoir les livres d'art, les éditeurs ajoutaient un autocollant sur leur couverture indiquant : « Contient 124 reproductions dont 78 en couleurs et 46 en noir et blanc. » Un temps où les lycéens se partageaient le même magazine pornographique de 64 pages. À l'époque donc (disons les années 1990), nous emprunions un livre par week-end à la bibliothèque et il nous occupait au moins deux après-midis. Pas pour le texte, mais pour les images. Et, pour chacune de ces reproductions, nous prenions le temps.

Nous avons appris à lire, regarder, observer les images dans la durée. Je suis sûr que de nombreux spécialistes du comportement nous apprendront que la jeune génération est plus « rapide », « réactive » et « intuitive ». Loin de moi l'idée de comparer ou de juger. Ce qui

m'intéresse ici est la valeur des images. Face à leur inflation permanente, elles perdent peu à peu de leur rareté. Elles sont accessibles de partout et peuvent réapparaître à tout moment. Question d'économie : elles ne sont plus un argument commercial et n'ont plus de valeur dans la durée.

Les artistes aiment Internet et il suffit de regarder les œuvres de Thomas Ruff, Damien Cadio ou Thomas Lévy-Lasne pour s'en convaincre (sans parler du scandale créé par Richard Prince lors de sa dernière exposition chez Gagosian). Et s'ils se sont attardés à manipuler avec Photoshop, à peindre ou à dessiner des images trouvées c'est pour leur rendre une valeur perdue et les faire durer. Cette plus-value ne passe pas uniquement par la main de l'artiste, elle s'opère aussi par le déplacement de l'image, depuis l'écran de l'ordinateur vers le mur de la salle d'exposition. En faisant cela ils obligent le visiteur à s'attarder devant elle. Ce n'est pas tant une histoire de choix iconographique qu'une affaire de déplacement d'un lieu vers un autre (comme le fut l'urinoir de Marcel Duchamp).

Mais les artistes ne se contentent pas d'utiliser Internet comme source infinie d'images, ils l'abordent aussi comme un espace d'exposition. Ainsi Katya Isaeva poste depuis près de deux ans des courtes vidéos sur Instagram référencées #instadancer. Elle s'est créé un

alter ego : une jeune femme qui danse seule chez elle et publie le résultat sur la toile. Elle utilise les hits radiophoniques du moment, des tenues sexy, des effets vidéo faussement cheap et dévoile une intimité de fiction. C'est amusant à souhait, à la manière d'Amalia Ulman, la cruauté en moins. Mais en faisant cela Katya Isaeva fabrique surtout un juste « retour à l'envoyeur » des clichés et attentes des réseaux sociaux et nous apprend, finalement, à ne pas croire en ce que l'on voit.

Enfin la dernière Biennale de Berlin était un vaste panorama du monde « postInternet ». On en sortait le cerveau lessivé, rempli d'un flot incessant d'images kitsch où chaque vidéo dure au minimum 30 minutes. Du coup, on visite assis. Je vois donc un seul remède à tout cela : il faut plus de bancs dans les musées. Bien sûr, cela gênera le flot de touristes pressés. Mais nous pourrions aussi, enfin, nous attarder confortablement devant les œuvres comme nous le faisons devant les reproductions dans les livres. Prendre le temps et observer, quitte à jeter régulièrement un coup d'œil sur Instagram pour voir si Katya Isaeva a posté une nouvelle vidéo •

Thibaut de Ruyter

Thomas Lévy-Lasne, *La fragilité*, du 26 novembre au 27 décembre 2016, galerie Backlash, Paris

ILE-DE-FRANCE

MOUVEMENT n°86



Thomas Lévy-Lasne, *Fête 79* (aquarelle sur papier 15x20cm) 2016

"J'essaie de me coller à la réalité d'aujourd'hui, de célébrer qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, en pensant au temps qui file."  
Thomas Lévy-Lasne, extrait de l'entretien croisé publié dans le n°77 de Mouvement.

Thomas Lévy-Lasne, *La fragilité*, du 26 novembre au 27 décembre à la galerie Backslash, Paris